

Tournage
Toquades et fugues
L'Esprit de famille

Denis Bélanger

Volume 7, Number 2, November 1987, January 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34524ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, D. (1987). Tournage : toquades et fugues / *L'Esprit de famille*. *Ciné-Bulles*, 7(2), 36–40.



Jacques Godin et Gaston Lepage, *L'Esprit de famille*

Denis Bélanger

Toquades et fugues

■ Changer Gaston Lepage en libraire sé-

rieux, pète-sec et pisse-vinaigre, impeccablement vêtu et tout aussi impeccablement vierge à 40 ans, voilà qui n'est pas à la portée de toutes les imaginations. Faire jouer à Jacques Godin le rôle d'un septuagénaire grincheux, dégoûtant et vaguement paillard, non plus. Et qui plus est, imposer Monique Miller en Québécoise polyglotte qui dirige, toujours flanquée d'un chien afghan mal peigné prénommé Paul-André, une clinique pour neurasthéniques riches, voilà qui tient de la haute voltige.

On aura compris que **L'Esprit de famille**, le dernier film de François Labonté, d'après un scénario de Monique Proulx, est une comédie où on ne ménage pas la fantaisie. Même pour le choix d'un titre, on a été généreux : de **Gaspard** le titre est devenu **L'Esprit de famille** jusqu'à ce qu'on découvre qu'un film français récent portait ce titre. La scénariste se creuse toujours la tête pour rebaptiser son bébé. Le film raconte, à travers une galerie de personnages colorés et farfelus, une histoire qui pourrait se résumer de plusieurs façons. On pourrait parler des tribulations d'un billet de loterie, ou encore d'une illustration satirique de la désintégration de la famille. Bien d'autres interprétations sont possibles.

En gros, dans **L'Esprit de famille**, on voit Gaspard, un vieillard bourru, mal embouché et plutôt misanthrope, se réconcilier, après 10 années d'une vie commune tumultueuse, avec son fils Claude, célibataire de 40 ans dont la vie serait bien terne sans les bousculades, les insultes et les provocations de papa. Un billet de loterie, oublié dans la poche d'une vieille chemise qu'a emportée Évelyne, la fantasque belle-soeur de Gaspard, déclenche une cavalcade qui conduira

Gaspard et Claude, à la recherche dudit billet qui vaut six millions de dollars, jusqu'au Vénézuéla, où se trouve la clinique d'Évelyne, en passant par New York, où ils assistent à une performance de Maxime, le fils d'Évelyne.

Un rythme d'enfer, comme une fugue jouée trop vite par un pianiste déréglé. Le communiqué des Films Vision 4, le producteur du film, parle de *comédie échevelée*. Le réalisateur, quant à lui, évoque la *comédie à l'italienne* et compare son film à **Pain et chocolat**.

Quoi qu'il en soit, ce dont il faut se réjouir c'est que le cinéma québécois est moins monolithique qu'on a pu le craindre un temps. Il peut encore quitter les beaux atours et les coiffures *mode* qu'on lui a tout fait porter dans les lofts chromés et les appartements chic d'Outremont. Il reprend, avec **L'Esprit de famille**, un ton, une allure, un *look* ébouriffé et libre qu'il fera bon de revoir.

Monique Proulx et François Labonté font graviter une faune plutôt colorée autour de Gaspard, Claude et Évelyne. On voit Yves Desgagnés (**L'Homme renversé**) en *performer* dont l'art tient autant de la sculpture et de la peinture que de l'imposture. Julien Poulin (**Henri**) jouera le directeur *mussoliniesque* d'une résidence de l'âge d'or où apparaît, entre autres, Mimi d'Estée (**la Vieille Dame**). On verra aussi Claude Laroche (**les Années de rêves**) en chauffeur, le scénariste Jacques Paris (**Mario**) pêchant les *cennes* dans le bassin d'une fontaine du Faubourg Sainte-Catherine, la très prometteuse Sophie Léger et Esther Lewis en vendeuses, et, en plus des centaines de figurants, Monica Verge (à prononcer à l'anglaise) en camionneuse québécoise vadrouillant au Vénézuéla. Il n'y manque vraiment que Francine Grimaldi et Clémence Desrochers en soeurs Lévesque.

Dans une première version du scénario, la poursuite du billet de loterie envolé se terminait dans le comté de Charlevoix. En changeant la destination, François Labonté ne cherchait pas, c'est du moins ce qu'il affirme, à faire de l'exotisme gratuit pour remplir les salles d'amateurs de cartes postales voulant revivre leurs dernières vacances sur l'Île Margarita. « J'ai voulu, dit François Labonté, que les personnages soient complètement sortis du contexte sécurisant de leur vie quotidienne, qu'ils se retrouvent hors de leur milieu naturel. Leurs références sont changées

trop vite, alors ils s'accrochent à ce qui leur est familier. Ce déséquilibre provoque entre Gaspard et Claude un rapprochement. » Monique Proulx renchérit : « Psychologiquement, c'est beaucoup plus crédible au Vénézuéla. Gaspard et Claude se réconcilient parce que les circonstances et les lieux font tomber leurs masques. Le dépaysement ouvre une brèche, le reste suit ».

Q'on ne s'attende pas à revoir les scènes émouvantes jouées par Roger Le Bel et Gilles Maheu dans **Un zoo, la nuit**. Avec Monique Proulx, la communication père/fils ne rejoint jamais le drame ou le mélodrame. Si on est ému dans **L'Esprit de famille**, c'est par la maladresse des gestes et des mots des personnages, et par la vérité criante de tout ce qui n'est pas dit.

À la lecture du scénario, on rit de voir le père et le fils furieux de ne pouvoir se passer l'un de l'autre. Claude voudrait trouver le courage de *placer* son père en institution. Il se laisse attendrir et s'en veut. Gaspard, de son côté, crache, bave, rote et vomit, se fait le plus dégoûtant possible, pour mieux cacher qu'il ne peut supporter que son fils ne l'aime pas. Dans **L'Esprit de famille**, le rire est toujours mêlé d'émotions. On comprend bien le rapprochement que fait Labonté avec la comédie italienne.

La grande scène de réconciliation se fait dans une sorte d'engueulade où Gaspard avoue son besoin de l'amour de son fils. Cependant, il ne s'adresse jamais à Claude mais à Lulu, la camionneuse qui les a recueillis, et que Gaspard empêche, par sa colère, de coucher avec Claude qui eût pu enfin y laisser sa virginité. Avec des personnages ridicules qui hurlent à côté de la vérité et une situation absurde, Monique Proulx réussit à émouvoir et à faire comprendre cet *esprit de famille* qui lie ses personnages. Cela tient du tour de force. « Cette fille a un talent fou » dit Monique Miller.

« Le seul défaut de Monique, affirme François Labonté, est d'être une scénariste dont aucun scénario n'a encore été tourné. » Celle-ci, en riant, se définit avant tout comme écrivain, sans distinguer la scénariste de la romancière ; elle a envie de toucher à plusieurs formes d'écriture. **L'Esprit de famille** n'est d'ailleurs pas son premier scénario. Le premier, **les Instants privilégiés**, a déjà fait couler des fleuves d'encre et de salive, parfois très amère. Le projet a été



Filmographie de François Labonté :

- 1978 : **Babiole**
- 1978 : **Samedi soir**
- 1979 : **Château de cartes**
- 1982 : **Réveillon**
- 1986 : **Henri**
- 1988 : **L'Esprit de famille**



« Quand je vais au cinéma, j'aime (...) que les paroles et les images contredisent ce que les personnages expriment, leurs peurs, leurs mensonges. Si on savait décoder les paroles des gens, on connaîtrait l'être humain jusqu'à l'âme... »
(Monique Proulx, **Ciné-Bulles**, mai-juillet 1987, Volume 6, numéro 4, page 41)

piloté par plusieurs réalisateurs avant d'échoir à Anne Claire Poirier qui a fait retravailler le scénario par un autre scénariste. Monique Proulx s'est opposée, le producteur René Malo s'en est mêlé, on s'est beaucoup chicané et peu écouté, bref, la bisbille s'est installée à demeure et le projet a été abandonné. Il y aurait là un sujet pour une comédie de moeurs très amusante ou pour un drame montrant la face cachée du cinéma, mais Monique Proulx préfère ne plus en parler. Toute son attention est maintenant concentrée sur **L'Esprit de famille** et sur son premier roman, **le Sexe des étoiles**, sorti fin octobre chez Québec/Amérique.

L'Esprit de famille est adapté d'une nouvelle, **Ménard et compagnie**, tirée de **Sans coeur et sans reproche**, recueil de nouvelles qu'elle a publié en 1983 aux éditions Québec/Amérique. À l'époque, la maison d'édition ne s'était pas encore lancée dans la production cinématographique ; les temps ont changé, elle prépare aujourd'hui les prochains films d'Yves Simoneau et de Jean Beaudin. « Les auteurs n'avaient aucun mal à garder les droits d'adaptation de leurs oeuvres, commente Monique Proulx. Maintenant les conditions sont beaucoup plus dures. »

Dès sa publication le recueil valut à son auteure le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle et l'année suivante le grand prix littéraire du *Journal de Montréal*. Monique Proulx soumet tout de suite à Téléfilm Canada le projet de **L'Esprit de famille**. Les Films Vision 4 parraine le projet, avec François Labonté comme producteur. « J'ai fait plusieurs versions, trois ou quatre, que je soumettais à François. Il est un lecteur très difficile. Il a le don de mettre le doigt sur les bobos tout de suite. Mais surtout, et c'est sa plus grande qualité, il sait proposer des solutions. »

Entre-temps, François Labonté termine le tournage d'**Henri** et décide de mettre lui-même en images le scénario de Monique Proulx. François Labonté a toujours plusieurs projets en chantier. Tout de suite après **Henri**, qui lui a valu le prix du Jury de la jeunesse au Festival de Berlin en 1987, il tourne en France deux épisodes de la série **Traquenard**, produite pour la télévision par Via le monde. Aussitôt revenu, il se lance dans le tournage de **L'Esprit de famille** tout en s'occupant de son prochain film, un long métrage scénarisé par Francine Ruel. Il semble avoir mis de côté le cinéma pour enfants, genre

où il a fait ses premières armes (**Babiole**, **Château de cartes** et **Réveillon**).

« François a fait du progrès depuis **Château de cartes** », affirme, paternel, Gaston Lepage, qui tenait le rôle de Bazooka 22 dans cette fantaisie pour enfants. François Labonté et Gaston Lepage ont aussi collaboré à l'écriture d'un scénario encore inédit. « Ce serait un film trop cher, dit Gaston Lepage, on a vu grand, tout se passe en mongolfière ! Le film coûterait un bon sept millions s'il était tourné aujourd'hui. » Et il s'en amuse comme d'une bonne farce. « François est devenu très sûr de lui, très efficace. Il contrôle parfaitement le plateau et il travaille vite. » Même les figurants, dont le travail consiste surtout à attendre, comme chacun le sait, trouvent que François Labonté mène son équipe de façon très rapide.

En arrivant sur le plateau, on reconnaît tout de suite François Labonté : c'est le plus souriant et le plus détendu sur un plateau déjà particulièrement détendu. En tournant un film, François Labonté sait qu'il ne refait pas le monde, il ne fait que s'amuser à en inventer un autre. Il ne joue ni les intellectuels ni les génies. Il joue, simplement. François Labonté a aussi travaillé comme monteur et producteur. Derrière la caméra, il fait un métier qu'il aime, travaille fort à toutes les étapes, et ne se prend pas au sérieux. Serait-il le réalisateur, tant attendu, capable de redonner vie au cinéma comique québécois ?

Bien sûr des films comme **les Plouffe**, **le Matou**, **le Déclin de l'empire américain**, **Un zoo, la nuit**, ont su intégrer des éléments comiques. D'autres films ont beaucoup fait rire, mais sans l'avoir nécessairement voulu... La véritable comédie québécoise a prospéré de 1971 à 1976 avec une série de films populaires construits autour des personnages de Dominique Michel et Denise Filiatrault (**Je suis loin de toi mignonne**), Yvon Deschamps (**Le P'tit vient vite**) ou les petits Simard (**J'ai mon voyage**). Le plus grand succès du cinéma québécois, **Deux femmes en or**, avait réussi à combiner les deux courants les plus payants du début des années 70, le film dit érotique et la comédie grand public. La trop grande médiocrité des sous-produits comiques qui n'ont pas manqué de suivre les succès, et les coûts exorbitants des grandes productions à vedettes ont vite fait de tuer le genre dans l'oeuf.

« C'est un film très drôle, avec des côtés fantastiques et fantaisistes, un film humain. Monique Proulx écrit bien, très bien. »
(Monique Miller)

Pour **l'Esprit de famille**, François Labonté dispose d'un budget d'environ deux million trois cent mille dollars, ce qui est relativement peu pour un tournage de presque deux mois dont deux semaines au Venezuela. Claude Bonin et Suzanne Hénault ont monté le financement du film avec la participation de la Société générale du cinéma du Québec, de Téléfilm Canada, de Radio-Canada et d'un groupe d'investisseurs privés. Le voyage au Venezuela est commandité par la compagnie aérienne *Nation Air* qui, en plus de l'équipe considérable (que François Labonté qualifie de moyenne), transporte tout le matériel nécessaire. Seuls les figurants seront recrutés là-bas « ce qui n'est pas vraiment une économie » de dire François Labonté.

« En tout, dit le réalisateur, il y aura à peu près 500 figurants. » Il y a des acteurs, des figurants de métier et des gens recrutés dans la rue, entre autres une bande complète de jeunes *punks* tout droit sorti des célèbres cartes postales londoniennes.

À Montréal, où à peu près rien n'a été tourné en studio, l'équipe de François Labonté a envahi, entre autres lieux, la librairie Champigny, le Faubourg Sainte-Catherine, et l'in vraisemblable presqu'île des Seigneurs dans le quartier de la

Petite Bourgogne, sur le Canal Lachine. On y trouve l'immense entrepôt utilisé par Yves Simoneau dans **Pouvoir intime** devenu méconnaissable à la suite d'un incendie. Jean-Baptiste Tard et Denis Sperdouklis, respectivement directeur artistique et créateur des costumes, s'en sont donné à cœur joie pour transformer cet entrepôt crevé, rouillé et sale en bar new-yorkais aussi vrai que nature. Y sont figés par l'ennui des gens blasés qui ont tout vu. Plus de 70 figurants, latinos, asiatiques, blancs blafards, nègres et négresses sur lesquels Sperdouklis a déliré en couleurs, en drapés, en strass, en plumes et autres falbalas brillants. L'oeil passe de la structure rouillée de l'édifice aux cheveux décolorés ou teints, crêpés ou gominés, de la boue du sol aux nuages que laisse voir le toit à moitié écroulé. Tous ces gens chic de tous âges, *yuppies*, *punks*, *BCBG*, *dinks* ou *coach potatoes en goguette*, sont réunis sur des plates-formes de camion pour assister à la performance de Maxime. Gaspard et Claude se fauillent tant bien que mal pour voir eux aussi. Deux caméras filment le spectacle et les spectateurs, Jean-Claude Labrecque prêtant sa science et son plaisir de filmer à Michel Caron, directeur de la photographie. Toutes ces scènes du bar de New York sont tournées de nuit, *because* les échéances.

« Maintenant je contrôle mieux mon métier. Je sais ce qu'il faut demander à un assistant. Comment on doit travailler avec un caméraman, un producteur, un monteur. Je sais que je peux déléguer des tâches à chacun des membres de l'équipe : c'est cela être un réalisateur. Et je commence à avoir des choses à dire... »

(François Labonté, **Ciné-Bulles**, août-octobre 1986, Volume 6, numéro 1, page 13)



Gaston Lepage, Jacques Godin et Julien Poulin, **l'Esprit de famille**



Gaston Lepage et Jacques Godin, *l'Esprit de famille*

Venue assister au tournage de la performance, Monique Proulx s'amuse et se laisse surprendre par tout ce qu'elle voit. « C'est François qui a eu l'idée de la performance de Maxime, dit-elle, enchantée de ce qu'elle voit. Moi, ce que j'avais prévu dans le scénario original, c'était trop petit. » Yves Desgagnés l'étonne, elle voyait Maxime autrement vêtu, plus androgyne, mais elle aime son jeu, sa présence. Et, comme tout le monde sur le plateau (après la scène, il y aura des applaudissements nourris), elle est envoûtée par la musique de Denis Larochelle et les percussions de Luc Boivin. Si elle est réussie, cette scène constituera un morceau de bravoure peut-être un peu gratuit, puisque Gaspard et Claude auraient pu rencontrer Maxime chez lui ou après le spectacle, mais un morceau remarquable. Du cinéma.

Mais, le cinéma n'étant pas qu'un enchaînement d'effets de décors et de costumes flamboyants, le succès de *l'Esprit de famille* tiendra beaucoup aux performances des acteurs. François Labonté a choisi les rôles secondaires en faisant passer des *screen-tests*. C'est ainsi qu'il a découvert Monica Verge, une Gaspésienne qui a étudié à l'option théâtre de Saint-Hyacinthe. Issue de la même école de théâtre, Sophie Léger, l'adolescente bouleversante d'*Un Sourd dans la ville*, a travaillé avec François Labonté dans la série *Traquenard*. Il n'avait qu'un tout petit rôle à lui offrir dans *l'Esprit de famille*, mais il tenait à l'avoir. « Pour les rôles principaux, le choix était évident ! Je ne vois pas qui aurait pu jouer Gaspard sinon Jacques Godin. Il y a d'autres

acteurs capables de paraître 70 ans, mais il fallait aussi la force physique de Jacques. »

Avant le tournage, le réalisateur a fait répéter les acteurs : « On lisait le texte et je leur expliquais ma vision des scènes. On discutait puis on répétait. C'est pour cette raison qu'on peut tourner relativement vite ». Jacques Godin se plaît à rappeler que ce n'est pas là son premier rôle comique, et il cite *O.K. ... Laliberté* de Marcel Camière : « ce n'était pas particulièrement triste ». Monique Miller pour sa part affirme n'avoir jamais joué un rôle si drôle.

Gaston Lepage a l'air tout aussi épanoui. Copain avec tout le monde, il est pratiquement toujours là, même quand ce n'est pas nécessaire. « Si j'avais de l'argent, je travaillerais seulement au cinéma. » L'an dernier, il a tourné dans *Kalamazoo* de Marc-André Forcier, « un premier rôle secondaire », tout comme dans *Au clair de la lune*. Pour le personnage de Claude, libraire lettré au langage châtié, « un type de personnage que je n'ai jamais joué, ni au théâtre, ni à la télévision », il avoue s'être inspiré de l'élocution si particulière de Jean-Louis Roux. « J'ai travaillé plusieurs mois avec lui l'an dernier, dans *l'Avare*, c'est un phénomène, un peu comme le personnage de Claude. Il n'est pas né avec cet accent-là, c'est bien évident, mais après tant d'années, l'accent acquis est devenu plus vrai que celui d'origine. Je voulais que Claude ait l'accent d'un Québécois qui parle un français soigné, mais pour être juste, il fallait qu'il demeure Québécois. Pas simple ! »

« On ne fait pas un film parfait, dit François Labonté, on ne lèche pas ; on travaille surtout sur des contrastes. » Des contrastes, il y en a dans les personnages, les répliques, les décors, les costumes, chez les figurants. Pour ce qui est de l'image, il faudra attendre le printemps 1988 pour pouvoir juger. « Je ne vise pas nécessairement Cannes. Si cela se fait, tant mieux, mais ce n'est pas mon but premier. Je ne pourrais pas travailler en pensant constamment à un jury, à un festival. Il faut quand même s'amuser ! »

Monique Proulx et François Labonté semblent avoir décidé non seulement de faire rire et d'émouvoir le public, mais ils veulent aussi le faire voyager et l'éblouir. Et si, en plus, leur film faisait rêver, faudrait-il boudier son plaisir et leur en vouloir ? ■

« Il y a des textes drôles qui sont touchants. J'aime la combinaison de ces deux aspects. C'est vraiment la vie. Je suis très attiré par ces personnages qui sont un mélange de drôlerie et de sensibilité car le défi est d'autant plus grand lorsqu'on veut toucher le public. »

(Jacques Godin, Ciné-Bulles, novembre 1986-janvier 1987, Volume 6, numéro 2, page 17)